

Williams Nuytens, pourquoi le foot engendre-t-il la violence ?

Lui-même ancien joueur, Williams Nuytens s'est penché en sociologue sur la violence endémique du football amateur.

Williams Nuytens, vous avez longtemps pratiqué le football en amateur dans un petit club du Nord de la France : la violence des terrains, vous l'avez donc d'abord éprouvée en tant que joueur...

Du point de vue de mon expérience de joueur, la violence et les incivilités – violence verbale et symbolique, discriminations, agressions physiques – sont une réalité de terrain permanente sans qu'elle se traduise de façon spectaculaire et visible à chaque fois. Les tensions sont inhérentes à ce jeu fondé sur l'adversité impliquant une mise en jeu des corps qui n'est pas toujours contrôlée. La capacité à accepter les décisions arbitrales ou à supporter les railleries des spectateurs est inégalement distribuée entre les joueurs et, parfois, pour diverses raisons et alors même qu'on y est habitué, un fait banal devient insupportable à tel individu... Comme beaucoup de pratiques amateurs, le football est aussi un univers où les publics sont très hétérogènes et les compétences pas forcément au rendez-vous. J'entends par compétences celles de l'entraîneur en matière de régulation de son équipe, celles de l'arbitre central et

de ses assesseurs ou encore celles de spectateurs sachant apprécier un spectacle.

Certains joueurs techniquement faibles ont également tendance à compenser en donnant des coups...

C'est vrai. Mais j'insisterai surtout sur le fait qu'à la différence d'un joueur professionnel, un sportif du dimanche ne possède pas toujours l'aptitude à contrôler son corps comme il le voudrait. Ses limites sont aussi physiologiques : dès l'instant où il commence à fatiguer, un joueur amateur gère moins bien le stress, les situations conflictuelles ou le sentiment d'injustice.

Cette violence se retrouve-t-elle de la même façon dans les catégories jeunes et adultes ?

Non. Les faits, et en particulier les plus graves, concernent très majoritairement les 15-18 ans et les séniors. Chez les plus jeunes, ils sont davantage liés au jeu. Ce sont des agressions instrumentales – obstruction, tirage de maillots – ou des incivilités – provocations, intimidations verbales, refus d'une décision arbitrale... Dans les petites catégories, ces faits sont aussi très souvent liés à l'entourage, notamment les parents.

Statistiquement, ces faits sont-ils mesurés ?

Ils le sont par un outil créé par l'observatoire des comportements de la Fédération française de football, dont je fais moi-même partie en qualité d'expert universitaire. Il s'agit d'une fiche où l'arbitre, le délégué de terrain ou l'éducateur sportif mentionne les comportements déviants et les classe dans des catégories préétablies. Ces fiches sont ensuite traitées au niveau régional et alimentent l'observatoire national, qui fournit des moyennes mensuelles et un rapport annuel qui est parfois adressé à l'observatoire national de la délinquance, afin de le comparer aux faits de violence qui ne sont pas purement sportifs.

Il semble qu'on entend moins parler de violences ou d'agression d'arbitres qu'il y a quelques années...

Des instruments de régulation ont été développés, tandis que s'est imposée l'idée – vérifiée – qu'il est contreproductif de trop communiquer sur ces faits. S'y ajoutent des sanctions pénales très fortes : aujourd'hui, celui qui se rend coupable avec un coéquipier d'une agression sur un arbitre donnant lieu à une interruption temporaire de travail d'une semaine risque par exemple dix ans de prison et 150 000 € d'amende.



L'épreuve du terrain, PUR, 196 p., 16€.

UN SOCIOLOGUE « AU PAYS DES PIEDS CARRÉS »

Maître de conférence et directeur de recherches en sociologie à l'université d'Artois, à Liévin (Pas-de-Calais), où il dirige le laboratoire Sherpas, Williams Nuytens, 39 ans, s'est spécialisé dans les pratiques et spectacles sportifs, et plus précisément le football. Il est l'auteur de *Au pays des pieds carrés* (éditions Alan Sutton, 2005), « récit du football du dimanche » où, tout en interrogeant cette microsociété sportive, l'ancien pratiquant ne s'interdit pas l'expression de ses « affects ». Beaucoup plus académique est *L'épreuve du terrain* (Presses Universitaires de Rennes, 2011), sous-titré « violence des tribunes, violences des stades » et tiré d'un mémoire pour obtenir l'habilitation à diriger des recherches. Le titre de l'ouvrage est à double sens : le terrain dont il est question est celui où se disputent les rencontres mais aussi l'espace où le sociologue collecte les données, avec toutes les difficultés à appréhender « la » violence. ●



Vous-même, avez-vous un jour mis en balance votre goût pour le football et les tensions qui peuvent gâcher le plaisir du jeu ?

Oui, j'ai même arrêté ce qui était ma passion à 28 ans, précisément à cause de cela. Ce jour-là, je me suis rendu compte que je n'arrivais pas à supporter ce que je considérais comme une injustice arbitrale. Je ne suis pas un chevalier blanc, j'étais plutôt un défenseur assez rude, et si je n'ai jamais reçu de carton rouge pour une faute dans le jeu j'en ai eu plusieurs pour contestation. Cela fait d'ailleurs rire certains de me voir travailler aujourd'hui sur les phénomènes de violence dans le football alors que j'étais considéré comme un joueur difficile.

Concrètement, quels étaient les faits ?

Il s'agit d'une succession d'épisodes. Après une défaite, sans l'insulter j'ai dit à l'arbitre que pour arbitrer comme il l'avait fait, il devait avoir un problème de reconnaissance. C'est le type-même d'argument « à la con » : on deviendrait arbitre pour jouir de la position d'autorité qui vous fait défaut dans la vie courante... Bref, j'ai pris huit matchs de suspension. Puis, pour avoir voulu de nouveau discuter avec l'arbitre après une élimination en coupe, j'ai repris huit mois. La saison suivante, sur le terrain cette fois, j'évite de peu une agression caractérisée et en me relevant je bouscule le joueur : l'arbitre nous inflige alors un carton jaune à chacun, ce que j'ai considéré comme profondément injuste. Et là je suis sorti en me disant : je ne sais plus me contrôler, mieux vaut arrêter.

Pour expliquer la violence, on pointe parfois les faiblesses de l'encadrement ou le fait que le foot attire les couches de population les moins favorisées. D'autres estiment que le terrain de football et les tribunes des stades sont le lieu où s'expriment des tensions sociales dont l'expression est contrôlée dans le reste de la société. Que pensez-vous de ces diverses explications ?

Que le stade soit un lieu où peuvent s'exprimer les tensions, c'est une réalité qui concerne avant tout les spectateurs. Concernant les deux autres, il est difficile d'établir une sociologie ou une corrélation entre des caractéristiques individuelles et des passages à l'acte agressif. En revanche, j'ai appris du terrain que ce sont moins les sujets que les situations qui déterminent les violences : toute ma sociologie sur le sport amateur conduit à cette affirmation. Cela ennuiera peut-être ceux qui se situent dans une perspective criminologique, mais à mon sens c'est d'un ensemble de facteurs que surgit la violence.

Lesquels ?

Cela peut être l'enjeu d'un match décisif, la fatigue physique, un contentieux ancien entre deux clubs, un arbitrage incertain ou l'attitude d'éducateurs-entraîneurs qui attisent l'agressivité au lieu de la contrôler. J'estime à ce sujet que la gestion des conflits et des situations délicates n'a probablement pas la place qu'elle mérite dans les formations fédérales. Quand ça tient, c'est davantage dû à une compétence propre à l'individu et lié à son charisme, son éthique, sa philosophie du jeu et du métier. La plupart des cadres des clubs sont très bons techniquement mais moins sur ces questions-là, tout comme les arbitres. Il convient d'ailleurs de dissiper le flou entretenu sur la dimension « éducative » des animateurs de club : « éducateur sportif » oui, « éducateur social » non, ou alors encore une fois cela tient à la personne elle-même et pas au contenu des formations. Rares sont



par exemple les entraîneurs qui socialisent les joueurs à l'attitude qu'il convient d'adopter face à l'arbitre.

La déperdition de licenciés enregistrée par la FFF depuis plusieurs années s'explique-t-elle en partie par l'atmosphère délétère qui règne souvent sur les terrains ?

Je me suis déjà essayé à présenter cette hypothèse, qui demeure fragile. Je crains toutefois que ces défections ne se multiplient, même si pour l'instant elles sont en partie masquées par la progression du futsal et des féminines. Il faut souligner aussi que la majorité des faits se déroule dans les bas-fonds du football : plus on monte dans la hiérarchie, moins la violence est prégnante. En effet, beaucoup de joueurs investissent le football avec passion mais se leurrent sur leur niveau de jeu, tout en acceptant mal d'être arbitrés par des officiels eux-mêmes peu expérimentés... L'image flatteuse donnée du jeu par la télévision provoque alors un redoutable choc des cultures quand le joueur constate que ce qu'il réalise sur le terrain a peu de chose à voir avec le spectacle offert par les grandes équipes. Cette réalité, combinée à des phénomènes tels que l'individualisation des valeurs, peut engendrer des défections, d'autant que le football n'est pas une pratique sans contraintes.

Pas sans contraintes, c'est-à-dire ?

Il faut s'entraîner régulièrement, savoir perdre et respecter les décisions de l'arbitre, accepter de ne pas être titulaire... Contrairement à la vision idéalisée diffusée par les médias, le sport ça n'est pas les Bisounours !

Mais pourquoi cette violence surgit-elle dans le football davantage que dans les autres sports de ballon ? Est-ce lié à la nature même du jeu ?

Je ne puis vous répondre que d'un point de vue sociologique. Sociologiquement, donc, le handball ou le basket n'ont rien à

Williams Nuytens :
« J'ai appris du terrain que ce sont moins les sujets que les situations qui déterminent les violences. »

► voir avec le foot. Tout d'abord, la sociologie de l'encadrement n'est pas la même. Dans le handball par exemple, nombre d'éducateurs sportifs ont un rapport plus ou moins intime avec le système éducatif et quand les joueurs arrivent au club, parfois ils les connaissent déjà sous leur casquette de prof. Et dans le basket, j'observe que la moindre popularité du jeu permet des apprentissages de l'arbitrage beaucoup plus intéressants et riches que dans le foot : vous n'êtes pas tout de suite jeté dans la fosse aux lions. Ensuite, le handball, le basket ou le rugby ne sont pas comparables au football en tant que pratiques de masse. Si elles le deviennent, on verra si ces sports arrivent à maintenir un niveau d'autocontrôle que permet le fait d'appartenir à un microcosme où tout le monde se connaît plus ou moins. D'ailleurs, dans le foot, c'est dans les plus petits districts qu'il y a le moins de problèmes.

Malgré tout, l'intimidation, l'injure, les crachats, les gestes déplacés et les sifflets du public sont presque de l'ordre culturel dans le football, ce qui n'est pas le cas dans les autres sports collectifs...

Je vous rejoins tout à fait sur ce point, et il faudrait vraiment être un partisan du football peu éclairé pour le contester. Une autre réalité est la manière très différente dont ces sports gèrent les écarts à la règle. Dans le football, on accepte la contestation, l'intimidation, et les commentateurs des matchs télévisés sont les premiers à enfoncer le clou. Alors qu'au rugby si on conteste, on recule de dix mètres, et si on continue on prend une pénalité.

Le football a pris lui aussi des mesures techniques...

Il y a effectivement des mesures d'ordre plutôt répressif,

comme le retrait de points ou l'exclusion temporaire chez les jeunes. Mais si le joueur qui sort subit dix minutes durant les commentaires hargneux de ses coéquipiers ou de son entraîneur, il reviendra sur le terrain plus agressif encore ! Même si on en parle moins, statistiquement depuis trois ans les faits de violence ne régressent pas : ils continuent d'augmenter, même si ce n'est pas dans des proportions spectaculaires.



Il existe aussi des mesures préventives...

Elles sont diverses. Par exemple, la Ligue du Nord-Pas-de-Calais de football, avec laquelle nous travaillons en tant que chercheurs, a instauré une veille sur les matches à risques. Les confrontations de clubs ayant eu des contentieux dans le passé bénéficient de la présence d'un délégué officiel. Parfois, la présence de ce tiers suffit à limiter les débordements. On choisit aussi des arbitres expérimentés pour ces matchs-là. Mais pour moi l'une des clés réside dans la formation. Celle des arbitres de petit niveau ne devrait pas se limiter à la connaissance du règlement, ni celle des éducateurs sportifs se cantonner aux aspects techniques. Mais pour rénover les contenus de formation dans le monde du foot, surtout quand vous n'êtes pas du sérail, c'est compliqué... ●

PROPOS RECUEILLIS PAR PHILIPPE BRENOT

VU DE L'UFOLEP : « L'AUTO-ARBITRAGE, UNE SOLUTION »

Ancien délégué Ufolep de l'Yonne, aujourd'hui responsable de la CNS football de l'Ufolep, Lionel Chariot insiste sur la plus grande sérénité qui règne généralement sur les terrains du football à 7.



« Le football Ufolep, surtout dans sa pra-

tique à onze, n'est pas à l'abri des violences. Si les prérogatives disciplinaires de la commission nationale football n'avaient pas été étendues, la commission nationale de discipline de première instance aurait plusieurs fois par an à traiter des dossiers foot.

En dépit de la création d'un challenge du fair-play "une autre idée du foot" – qui concerne les équipes disputant au moins cinq matchs dans nos trois coupes nationales (1) et prend à la fois en compte les cartons distribués par les arbitres et la qualité de l'accueil des visiteurs –, des incidents émaillent trop souvent les matchs, y compris les finales. Par exemple, en 2009, à Auxerre, l'une des rencontres n'a pu être menée à son terme. Et l'an passé à Reims, un match opposant deux équipes du Nord et du Pas-de-Calais fut interrompu durant une bonne vingtaine de minutes : si sur le terrain tout se déroulait correctement,

en dehors les supporters des deux bords se sont violemment affrontés. Organismes et officiels en ont été très choqués.

Je crois que tant que le football Ufolep ressemblera à un copier-coller de ce qui se fait à la FFF, nous ne pourrons résoudre ces problèmes que par une véritable formation

de toutes ces personnes qui s'autoproclament « dirigeant » ou « entraîneur » mais se forment avant tout devant leur téléviseur ou dans les tribunes du foot pro. Parallèlement, cette violence est infiniment moindre dans le football à 7, surtout lorsqu'il est pratiqué en auto-arbitrage : c'est le cas en Eure-et-Loir, où plus de cent équipes jouent selon cette formule. C'est un constat : dès qu'il y a un arbitre, certains ont la tentation de tricher, en vertu de cette règle implicite du "pas vu, pas pris" que les joueurs professionnels ont si bien intégrée. En auto-arbitrage, l'esprit du jeu n'est pas dégradé. Et lorsque sur des fautes commises par maladresse le jeu s'arrête sans qu'il soit besoin d'un coup de sifflet, nous sommes bien dans "l'autre idée du foot" dont nous nous réclamons. » ●

(1) La coupe Gauthier et les deux consolantes, les coupes Michot et Delarbre (cette dernière étant réservée aux clubs à simple affiliation.)